

L'insoumise

Son enfance, Marie en parle comme d'un parcours du combattant ; son adolescence comme d'un terrain de jeux plus ou moins interdits ; sa vie de jeune adulte comme d'une série de non choix sauf et un grand SAUF pour ses études de coiffure et son entrée dans la vie active comme coiffeuse diplômée. Elle s'est battu bec et ongles pour cela.

Le prénom de naissance de notre insoumise est Marie Paule. C'est un prénom qu'elle déteste. Elle se fera appeler Marie une fois pour toutes, souhait que nous respecterons évidemment tout au long de son récit de vie.

Marie est née dans le nord de la France, anciennement la région Nord-Pas-de-Calais bordée par la Picardie, la Belgique, la Manche et la Mer du nord. Il pleut souvent, parfois de manière interminable. Les parapluies, les imperméables, les bottes font partie du quotidien dans cette région où il fait bon être à l'abri, au chaud, et de préférence en bonne compagnie. Tout comme en Bretagne où la pluie cogne, les bistrotts y sont tout naturellement fréquentés et sont les lieux de rencontre privilégiés. C'est la région de Marie, ce coin de France où les gens sont vrais avec leurs patois, franc parlé du nord. Ses parents le connaissent bien ce patois, mais ils ne le parlent qu'en famille ou parfois entre amis. Ses grands-parents paternels ont gardé un petit accent Belge. Quant à son frère, Marc, Marie raconte que son accent du nord avait fortement étonné les Réunionnais lors d'une interview pour le journal télévisé de 20 h au milieu de la marmaille créole, alors qu'arrivant tout droit de Lille, il prenait la Direction d'une école maternelle à Saint Pierre de la Réunion.

Elle voit le jour après la guerre, le 26 avril 1946 à Adinfer, commune proche d'Arras. Elle naît dans la très grande maison de ses grands-parents maternels, la famille Douchet. « J'étais désirée. Ça se sentait. Pour toute la famille c'était le bonheur » dit Marie. C'est un lundi, le jour de la lessive pour tout le monde au village, au lavoir (la machine à laver n'est pas encore accessible à tout le monde) et dans les foyers, mais c'est surtout un grand événement familial, puisque Marie est le premier bébé descendant de la famille Gausin du côté de son père et de la famille Douchet, du côté de sa mère.

Fillette, Marie voit sa grand-mère (s'appelant également Marie), comme une femme bien potelée. Elle ne se sent pas vraiment

aimée d'elle après la naissance de sa sœur Yvette. Sa grand-mère sera veuve très tôt car son mari, qui avait le seul véhicule du village (une B 14 noire), alors qu'il rendait service à des voisins, sera fusillé le 8 mai 1945, jour de la libération.

Son arrière-grand-mère, Angèle, qui vit également dans la maison familiale est petite, jolie et porte un petit chignon tressé sur le haut de la tête qui plaît beaucoup à la petite fille.

Revenons à la grand-mère de Marie. Elle tient donc seule LE café-épicerie-charcuterie-quincaillerie-tabac-téléphone d'Adinfer, situé juste en face à l'église. Vu la multitude de services et de produits proposés et son emplacement au cœur du village, c'est une place incontournable pour les habitants, c'est là qu'il faut être en toutes circonstances !

L'établissement est installé dans une grande demeure en pierres meulières typiques du nord de la France, avec un perron arrondi fait de marches en pierres et couvert d'une avancée en verre dépoli. Une porte double en bois sculpté, garnie de fenêtres agrémentées de fer forgé, ouvre sur un hall d'entrée. A gauche, on pénètre dans l'épicerie par une porte à battants. Là, nous accueille un comptoir en L avec d'immenses rayonnages. « Chacun pouvait trouver son bonheur dans les bocaux en verre où il y avait toutes sortes de friandises pour notre plus grand plaisir ! » se souvient Marie avec nostalgie. A droite, une autre porte battante donne sur le café. Là, les habitudes, voire les rituels, se succèdent du matin jusqu'au soir. On commence la journée avant d'aller travailler par le café genièvre appelé « bistouille » en patois du nord. Le café du matin, selon la tradition, est agrémenté de genièvre. On mélange une première fois le café avec le sucre, et une deuxième fois avec l'alcool ; d'où le nom bistouille qui vient de bis (deuxième fois) et toule (du verbe ch'ti touiller = mélanger). La bistouille réchauffe, donne du courage, du cœur à l'ouvrage aux ouvriers.

Vient ensuite le temps de l'apéro ou d'un verre de vin mais les demis de bière battent le haut du pavé des consommations de nos habitués tout au long de la journée. Il faut dire que le Nord-Pas de Calais, terre de houblon et d'orge, est la deuxième région brassicole de France, juste derrière l'Alsace avec ses six millions d'hectolitres de bières brassés chaque année, soit près de 35 % de la production nationale. Au début du 20ème siècle, la France comptait plus de quatre mille brasseries, dont au moins mille cinq cents pour la seule région Nord-Pas-de-Calais. Avec six cent quatre brasseries en 1889, le Pas-de-Calais présentait une concentration brassicole par habitant jamais égalée depuis, que ce soit en France, ou ailleurs dans le monde.

Qui ne connaît les fameuses bières de caractère du nord au goût prononcé, à la forte densité en alcool ? La Grain d'Orge, la Ch'ti, la Septante 5, les Jenlain, la Bière des 3 Monts, l'Angélus de la

Brasserie d'Annoeuillin, l'Anosteké, la Bracine de la Brasserie du Pays Flamand et bien d'autres font la fierté et la renommée internationale des brasseurs de la région. On le devine, la bière fait partie intégrante des rituels de consommation, de la culture des habitants du nord. Marie raconte que quand elle rentrait de l'école, elle jetait son cartable au fond du café et se servait à la pompe à bière quelques centilitres rafraîchissants.

Du côté des grands-parents paternels, c'est aussi une vie pleine de mouvement. Ils tiennent un café situé à côté de l'abattoir de Douai. « Quand on entrait, la petite cloche située au-dessus de la porte retentissait » se souvient Marie avec amusement. Il y avait (là aussi) un long comptoir en bois verni recouvert de zinc, surmonté de quatre superbes pompes à bière en porcelaine, un verrier aux multiples formes de contenants, des tables de bistrot en marbre blanc veiné de gris, des chaises en bois. A gauche de l'entrée, une grande alcôve donnait sur un grand magasin.

C'est une incroyable débauche d'équipements et d'outillages pour les professionnels de la boucherie. On y trouve un comptoir, des étagères contenant des plats, des casseroles, des marmites, des saloirs de toutes formes et de toutes tailles, des couteaux, des scies, des boyaux, des meubles de commerce, des réfrigérateurs, des balances et mille et un articles spécialisés. Les clients, en tenue de travail, le plus souvent en blouse, ou portant le grand tablier bleu ou blanc et les bottes, contrastent avec les représentants et les hommes en costume cravate. Tout ce petit monde se fréquente, se retrouve pour traiter les affaires, et bien sûr pour les arroser. Marie raconte que tous les matins il y avait petit déjeuner à dix heures avec côte à l'os, tripes, le tout bien arrosé pour les chevilleurs*. « Il y avait de l'ambiance, c'était pas triste » dit Marie en souriant. « J'adorais jouer dans la cour de l'abattoir, les chevilleurs m'aimaient bien... On allait voir les bêtes. J'ai vu naître des petits cochons... Il n'y a qu'un truc qui m'a marqué, c'est un cheval qui sentait qu'il allait se faire tuer. Il faisait de grands sots, ça m'a impressionnée... J'étais triste ». poursuit-elle.

Dès son plus jeune âge, la fillette vit ainsi dans l'univers de l'abattoir, au contact des animaux, des professionnels de la boucherie, dans une ambiance de commerce et de bistros animés, dans le mouvement, la nouveauté et les multiples liens entre tous ces gens qui se côtoient avec simplicité, gaité et sympathie.

Les dimanches de Marie sont ponctués par la messe. Elle n'aime pas cela mais c'est une obligation. Elle explique que pour faire sa communion solennelle, il y a une condition pour tous les enfants : aller à la messe quelle que soit la paroisse où

ils se trouvent. S'ils sont absents de leur paroisse habituelle, il y a un mot avec justificatif d'absence entre les curés. Marie se sent contrôlée. « J'ai toujours détesté les obligations » dit-elle. Heureusement cette corvée est suivie d'un rituel bien sympathique. Quand elle revient chez Marguerite, sa grand-mère paternelle, elle a droit à un petit apéritif et à une pièce de un franc pour son dimanche. « Elle était très coquette ma grand-mère. C'est elle qui m'a acheté mon premier chapeau à Pâques. Je devais avoir huit ans » se souvient Marie. Ce chapeau rose, entouré d'un joli ruban en velours bleu nuit, est celui qu'elle met pour aller fièrement à la messe.

Mais parlons maintenant des parents de Marie, Paule et Roger. Son père est employé à la SNCF. Désireux d'évoluer, il part souvent toute la semaine en formation à Paris. Il passe successivement tous les examens avec l'aide de sa femme institutrice qui le fait réviser le dimanche. Grâce à sa détermination, il réussit et arrive au grade d'Inspecteur des équipements électriques et de signalisation télécommunications.

** Dans la boucherie, un chevillard est un grossiste habilité à abattre des bêtes. Il revend ensuite la viande à des bouchers-détaillants. Ce métier est connu dans le Nord de la France sous le terme de chevilleur.*